

NOWHERE BETTER THAN THIS PLACE

Les questions de déplacement, de mondialisation, de confrontation des cultures, habitent à la fois les projets et la biographie de Michael Blum, qui investit de multiples domiciles et des champs d'actions variés. Ses projets tentent de confronter, avec une naïveté apparente, la dimension individuelle aux macro systèmes économiques et sociopolitiques. Dans la vidéo *My sneakers* où l'artiste menait une quête en Indonésie pour retrouver l'origine de sa paire de baskets en la traitant comme objet vernaculaire, comme dans son installation *400 jaar zonder graf, dan heb je lang gezweven (400 ans sans tombe, ça fait long pour se taire)* où il attribuait une tombe, une voix et des sentiments amers à un explorateur oublié, Michael Blum oppose l'expérience subjective aux logiques économiques ou historiques. Si l'objectif semble en être la recherche d'un positionnement adéquat de l'individu dans ce vaste monde, il reste consciemment subordonné à son échec programmé : son effet principal semble être, infime, la prise de conscience d'une forme de dérision personnelle. La dimension individuelle se voit ainsi réinvestie de sens, par l'importance nouvelle que lui confère ce geste.

Le contexte nourrit largement cette pratique ; ainsi la résidence semble en être un dispositif privilégié. Si ses travaux antérieurs l'avaient plutôt conduit à investir des zones urbaines, à Amsterdam, Cape Town, Mexico ou Vienne, l'invitation qui lui a été faite à travailler dans une résidence en Moselle impliquait une réalité autre, en dehors des centres urbains, dans une campagne où les logiques internationales se font moins apparentes, et où la vie est encore bien ancrée dans une continuité des représentations passées, et un ensemble de traditions.

L'ancrage local, pour Michael Blum, s'est vite dessiné au sein d'un espace majeur du lien social, sous la forme d'une «résidence» dans les pages du quotidien régional, d'ailleurs en situation de monopole dans cette zone géographique. L'opportunité donnée par le journal local permettait ainsi une présence au cœur d'un élément central de la vie sociale d'une communauté, et la présence physique de l'artiste en devenait assez accessoire. Le principe de la proposition de Michael Blum était simple : vingt-six éditions du journal accueilleraient vingt-six contributions rédactionnelles brèves, de préférence et par commodité éditoriale, publiées plus fréquemment en dernière position des brèves dans la colonne des pages «étranger» et de temps en temps dans les rubriques «sports» ou «magazine». À chaque jour correspondrait une lettre, suivant l'ordre de l'alphabet, et cette lettre serait l'initiale d'un pays. Une brève serait prélevée dans l'édition électronique d'un journal local du pays en question, traduite et le texte en serait légèrement adapté pour convenir aux nécessités éditoriales. Ce principe fut adopté après quelques discussions avec le journaliste qui était notre interlocuteur, et qui assurerait le suivi au sein de la rédaction.

Certains aménagements avaient été nécessaires, notamment le choix de cette présence dans la rubrique «en bref» des pages «étranger» plutôt que la dissémination souhaitée dans l'ensemble des pages d'un quotidien dont l'architecture est dictée par la logique de proximité géographique, hiérarchisée des pages locales aux «actualités départementales» puis en «région», «France», et «étranger».

Les brèves publiées étaient fréquemment des faits divers, peu empreints de questions politiques, faits mineurs que l'on trouve habituellement dans les colonnes des pages locales ou nationales de quotidiens géographiquement éloignés, et cette fois transposés dans les pages internationales d'un autre quotidien. Ce projet était évidemment très discret puisque noyé dans la masse des informations et volontairement inclus dans cette masse sans moyen particulier de distinction mis à la disposition du public ; l'évaluation de sa réception ne peut se faire qu'en termes d'hypothèses, en dehors des quelques remarques qui ont émané du public du centre d'art, au courant du projet, et des journalistes eux-mêmes, directement concernés par cette intervention. Le point de vue de l'équipe de rédaction fait l'objet d'une contribution écrite, publiée en fin du présent ouvrage.

Ainsi, dans vingt-six éditions de ce journal, se sont succédées des nouvelles *a priori* insignifiantes dans cette seconde zone de diffusion, soudain investies d'une puissance de diffusion et d'un statut inadéquat : le caractère brusquement «international» de brèves relatant des faits plutôt individuels n'a évidemment pas satisfait les règles en usage pour l'équipe de rédaction du journal, qui n'a pas manqué de relever cette incohérence.

Quelle place les mass médias réservent-ils à l'ordinaire ? Il conviendrait de s'attarder un peu sur ces mécanismes de la signification ou de l'insignifiance, dans ce cadre précis de la presse quotidienne régionale. Un incendie de friteuse à Trinité-et-Tobago n'a habituellement pas droit de cité dans les colonnes internationales d'un journal local français, alors que deux lignes plus haut, la bénédiction du remariage du prince Charles par l'église anglicane y semblerait plus légitime. Certes, tout le monde sait qui est le prince Charles, mais la brève consacrée à Trinité-et-Tobago a le mérite de soulever, au delà de la question de l'existence même (et où ça ?) de ce petit état, celle de la méconnaissance ordinaire d'un certain monde, moins lié aux grands récits de l'Histoire.

C'est là, d'une manière générale, l'importance du fait divers. Bourdieu voit sa présence comme ayant «pour effet de dépolitiser et de réduire la vie du monde à l'anecdote et au ragot» ; il est néanmoins, comme le rappelle Gérard Spitéri «une information pour pays démocratique. Banni par les états totalitaires, il n'y existe pas : ce qui se rapporte à l'individu privé n'a pas droit de cité». Le fait divers étant à sa juste place dans un journal régional français, mais dans la rubrique idoine, cette incongruité serait donc plutôt à attribuer à la logique – contestable et contestée – de singularité ou de sensationnel qui préside aux choix éditoriaux.

Marshall McLuhan, dans son chapitre consacré à la presse⁴, se penche sur cette question de l'ordinaire. McLuhan utilise largement l'image de la mosaïque pour décrire la structure d'un journal local : cette juxtaposition d'articles, qui «*reflète l'image collective d'une société à l'œuvre*» est utilisée pour «*étaler la discontinuité, la variété et l'inconséquence de la vie de tous les jours*». Ainsi le lecteur, par le jeu des associations, peut se construire l'image de cette société. Lorsque Michael Blum donne une place à une information considérée comme incongrue parce que lointaine et a priori sans effet direct, aux côtés d'une autre information considérée, elle, comme légitime, parce qu'elle fait référence à un «grand de ce monde» ou à un mécanisme économique, il restitue une place dans l'imaginaire du lecteur, à des faits, ou des contrées considérées comme mineures. Il remet en question non seulement l'architecture même du support sur lequel il intervient, mais aussi la lecture héritée d'un ordre du monde dont on pourrait remettre en cause la validité. Ainsi en est-il de ces pages «étranger», en l'occurrence nommées de la sorte, premier signe d'un point de vue ancré dans une logique géographique, physique, logique remise d'ailleurs toujours un peu plus en question à mesure que la diffusion du journal s'étend : un quotidien national préférera l'appellation sous une rubrique «monde», «planète» ou «international», pour ce type d'actualités, quitte à verser dans quelques confusions. Le modèle qui tend à traiter le monde en termes de proximité géographique peut-il réellement être encore considéré comme valide, alors que les déplacements l'emportent de plus en plus sur les emplacements, alors que l'information est à la fois moteur et produit de la mondialisation ?

Si le lecteur est surpris de cette juxtaposition – et si la rédaction du journal a fait remarquer que ces brèves n'étaient pas à leur place, ou n'avaient aucun intérêt – c'est justement parce que l'association créée par le jeu des juxtapositions induit l'image d'une proximité autre. Michael Blum intervient dans cette mosaïque du quotidien régional comme pour l'actualiser, et opposer à la sélection que constitue le journal sur papier, le déluge d'information qui se produit parallèlement, sur internet bien évidemment.

Ces petites brèves à peine significatives, puisées selon un principe arbitraire, adviennent alors comme autant de petites failles dans la structure de l'image du monde qu'une collectivité s'est forgée au fil des années, aidée pour cela par une presse quotidienne qui maintient un fonctionnement fondé sur des logiques linéaires de représentation de l'espace social et politique – fonctionnellement certes nécessaire pour le maintien du lien social d'une communauté géographique, mais largement mis à mal par une donne médiatique profondément métamorphosée.

Par sa discrétion, cette contribution artistique dans l'espace du journal est en quelque sorte l'équivalent d'une citation vite griffonnée sur un mur en ville. Elle a le statut de la parole individuelle, se saisit plus qu'elle ne se mémorise. Ces nouvelles sans importance se succédaient ainsi sous le signe d'une temporalité dominée par l'éphémère et par l'individualisation. Elles rappellent

en filigrane, l'importance nouvelle donnée à l'individu à présent que les grandes utopies ont fait faillite ; elle rappelle aussi la complexité pour l'individu de se situer face à des questions de territoires, de géographie physique ou d'échelles de valeurs.

Cette discrétion renvoie directement aux écueils de l'art traitant des questions sociopolitiques ; l'intervention aurait pu faire davantage événement si elle avait eu une matérialité plastique, ou un écho quelconque dans un espace d'exposition, par exemple par la présentation quotidienne desdits articles, prêchant alors vers un public minuscule, et déjà conscient de ces enjeux. Le choix de prendre place dans l'espace du journal, et seulement là, en acceptant les règles mais sans s'en approprier les logiques, est une position plus risquée, mais qui semble plus juste pour les desseins qu'elle poursuit. Michael Blum prend place dans l'espace public sans s'octroyer une autre dimension que celle de l'individu, avec son côté dérisoire, transparent, contestable. C'est aussi l'échelle souvent dérisoire du geste artistique à vocation politique, dont il serait vain de vouloir mesurer le succès ou l'échec. Il est néanmoins une chance que nous devons saluer, celle d'avoir pu mener ce projet à terme, ce qui impliquait que l'équipe de rédaction assume ces choix éditoriaux *a priori* incohérents. La tentative des journalistes de réécrire, corriger, couper les brèves était vaine, car peu importait finalement la longueur de ces articles, ou la singularité de leur contenu. *La dernière brève* n'est pas un projet qui vise à traiter des questions d'identité, mais plutôt celles des individus dans leur tension avec le collectif, toujours plus normatif et globalisant. Il s'agit alors, et pas si simplement, de prendre place dans le monde, dans un de ses espaces publics, dans le lieu du politique, de la vie de la cité ; y prendre la mesure de son insignifiance à l'aune des logiques hiérarchiques et des catégories universalistes ; y mettre un peu de désordre, pour y chercher un nouveau mode d'inscription.

Corinne Charpentier

-
1. Décision implicite de la rédaction, choix qui a amené Michael Blum à titrer son projet «La dernière brève».
 2. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Liber, 1996, cité par Gérard Spitéri, *Le journaliste et ses pouvoirs*, PUF essais, 2004, p.184.
 3. Gérard Spitéri, *Le journaliste et ses pouvoirs*, PUF essais, 2004, p.184.
 4. Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Éditions MNM, Liège, 1966.